

A la légion, dans les transmissions [suite]

Autor(en): **Leutenegger, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pionier : Zeitschrift für die Übermittlungstruppen**

Band (Jahr): **18 (1945)**

Heft 11

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-564991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A la Légion, dans les Transmissions

Par *L. Leutenegger*, section de Winterthour

(Suite)

Ce fort est le dépôt principal de la Légion étrangère. Les détachements en partent pour Sidi-bel-Abbès pour l'infanterie, et Sousse pour la cavalerie. Il est situé à l'entrée du Vieux Port et entouré d'eau. La passerelle de fer, que l'on peut retirer, et qui conduit à terre, aboutit directement dans le local de garde. Des Sénégalais montent la garde, et la montent bien. La seule fuite possible est un saut mortel dans la mer, dit-on parmi les légionnaires. Des couloirs voûtés et des escaliers conduisent à une sorte de plateforme entourée de trois côtés de bâtiments. Au front de la forteresse, la vue est dégagée sur le port et la mer. Les murs tombent verticalement dans l'eau, 25 m plus bas. Deux légionnaires sculptés en bois, plus grands que nature, montent la garde devant le dépôt proprement dit. Au-dessus de la porte une banderolle rouge-vert (les couleurs de la légion) porte l'inscription: «Vous autres légionnaires, on vous envoie où il y a la mort.» Il est difficile de recevoir quelqu'un plus aimablement qu'avec ces paroles. Bientôt, je découvris les premiers habitants de cette forteresse. Ils portaient des blouses blanches, et je pensai involontairement au pénitencier de Tobel, en Thurgovie.

Mais ce n'était qu'un début, et je n'eus bientôt plus le temps de songer longuement à ma folie et à mon nouveau sort. Si jusque là j'avais été traité avec politesse et amabilité, tout ceci changea dès l'entrée du fort. Toute correction et tout respect disparurent. Ce n'étaient plus que fainéants, paresseux, incapables, vagabonds, à qui l'on ferait les jambes et à qui l'on apprendrait à travailler. Les noms les plus imagés nous tombaient dessus, et le travail consistait à travailler au jardin, balayer la cour, nettoyer les bureaux, etc... jusqu'à ce qu'assez d'hommes fussent rassemblés pour qu'il valût la peine d'équiper un transport pour l'Afrique. Nous fûmes soumis à plusieurs visites sanitaires, à la radioscopie. Les jours passaient sans fin, suivis de nuits sans sommeil où seules les morsures des innombrables punaises amenaient une diversion.

Puis un jour arriva où ce fut à mon tour de partir. Au petit matin je dus passer chez le coiffeur qui me tondit, puis à la salle d'habillage. Toutes les pièces d'équipement nous volaient à la tête, sans souci de grandeur et d'ajustement. J'avais tout du parfait zazou. Il me manquait une paire de chaussures de marche. Et les voilà qui me passent à quelques millimètres de la tête. Ils étaient beaucoup trop grands, cela se voyait de loin; néanmoins je les essayai: «Mais je ne puis pas les mettre, je tourne les pieds dedans sans qu'ils bougent!» «Quoi, ils ne vont pas, la belle histoire, faits sur mesure! Tu es encore là?» Et avec tout mon équipement j'échouai une seconde après dans le corridor. J'endossai la tenue du légionnaire. Tout était trop grand et trop large, mais, pour un légionnaire, c'était bien assez bon!

Entretemps les juifs de tout Marseille s'étaient réunis au réfectoire. Il était interdit d'emporter des vêtements civils, et tout devait être vendu avant le départ. Les complets valaient ce jour là de huit à quinze ou vingt francs français. Et c'était bien payé! Mon habit était presque neuf; je l'avais payé plus de cent francs suisses. On m'en donna sept francs. Et il

ne s'agissait pas de marchander, tout se passait au commandement de «allez, débarassez ces nipes». Un coup de sifflet dans le corridor: «Le détachement pour Sousse en colonne par deux, rassemblement!» Sans un mot nous descendîmes les escaliers de la citadelle que plus d'un n'a pas revue. Comme des bagnards nous suivîmes les quais; et les gens qui connaissaient notre destination nous regardaient passer, jusqu'à ce que la colonne eut disparu dans le port. On n'entendait pas un mot; chacun songeait une fois encore au passé. La sirène hurla, les mâts de charge furent ramenés; lentement, presque imperceptiblement, comme si nous ne devions pas le remarquer, le bateau se mit en mouvement. Les remorqueurs nous sortirent du port, puis à toute vapeur nous piquâmes vers le sud.

Traversée et arrivée à la Légion

J'étais sur le pont arrière du «Gouverneur général Jonnard»; mes regards se posaient sur les maisons de Marseille de plus en plus petites, sur l'Europe qui disparaissait. Et tout fut fini. Un sentiment étrange m'envahit. J'aurais aimé pleurer, on ne voyait plus que le ciel et l'eau.

Plongé dans mes pensées, appuyé au bastingage, je regardais l'écume blanche et l'eau presque noire que fendait la proue. Je me souvins d'un mot d'un professeur, alors qu'il me rendait une composition: «Mon cher, souviens-toi d'une chose, il y a plus de fous qui courent le monde qu'il n'y en a d'internés.» Je m'étais senti touché alors, mais maintenant, je savais jusqu'où j'avais poussé la folie.

Bientôt j'abandonnai mes réflexions sur la vanité de toute chose, je me sentis fort mal; quelques uns étaient pâles et se penchaient sur le bastingage. Le mal de mer commençait, et je ne pus rien manger de toute la journée. Bientôt je m'étendis.

Le lendemain, tout était terminé; la traversée fut paisible et dura 28 heures. Notre bateau stoppa quelques heures à Bizerte, mais nous ne pûmes naturellement pas aller à terre. L'ancre fut levée à 3 heures du matin, et nous partîmes pour Tunis, qui a deux ports. A la Goulette, n'abordent que les gros bateaux, tandis qu'un canal de 30 km conduit à la ville les moins de 5000 tonnes.

Nous fûmes reçus par un sergent de la Légion et conduits au D. I. M. (Dépôt des Isolés Métropolitains). En réalité ce n'est pas un dépôt d'hommes, mais une prison pour les disciplinaires de Tataouin. Le lendemain nous fûmes conduits à la gare. Nous allions arriver bientôt au Régiment, à Sousse, située au bord de la mer aussi, mais à 140 km au sud de Tunis.

La garde de la gare nous prit en charge et nous conduisit aux quartiers du 1^{er} Rgt. étr. cav. Le soleil brûlait impitoyablement et nous transpirions par torrents, car nous avions sur le dos nos capotes. Je restais en arrière et devais de temps à autre courir quelques pas pour rejoindre. Les souliers n'étaient pas trop grands, mais bien l'homme trop petit. Nous atteignîmes enfin le camp. Le sous-officier du jour nous annonça partout. Partout il fallut attendre, et des curieux penchaient la tête à la porte des bureaux. Des légionnaires nous regardaient comme si nous étions tombés de la

lune. On nous montra nos chambres. Nous devions dormir dans des marabouts, grandes tentes rondes pour 16 à 20 hommes. Sur le sol se place un châssis, dessus une paillasse, et le lit est terminé. Et c'étaient sûrement de bons lits, car avec nous dormaient là, volontairement des milliers de punaises qui prenaient leurs quartiers dans les plis des paillasses et les fentes du bois.

Jusque là tout s'est bien passé. Ce n'était pas aussi grave qu'on pouvait le lire ça et là. Après une nuit sans sommeil, un signal de trompette nous fait lever. C'est la diane. Pour le déjeuner on nous donne du café noir. Le travail commence une demi-heure plus tard. Le sergent du jour nous prend en mains. «Chacun de vous empoigne un balai et vous balayez d'abord l'entrée, puis la grande cour de la caserne.» Mais où faut-il prendre des balais? «Quoi, où il y a des balais... Si dans 3 minutes vous n'avez pas chacun un balai, je vous apprendrai à en fabriquer, moi, des balais! D'où sortez-vous?» Ah, ah, voilà le vrai visage qui se dévoile. Un légionnaire nous explique qu'il faut prendre les branches des arbres voisins, sans se demander s'ils en crèveront ou pas; cela n'a pas d'importance, aussi longtemps que l'on se procure un balai. L'un de nous grimpe sur le premier poivrier venu et en descend un certain nombre de branches. Nous nous annonçons auprès du sergent qui nous place comme des faucheurs dans un pré, l'un derrière l'autre, un peu décalés latéralement; et bien en mesure, toujours de droite à gauche, nous balayons la place. On n'aurait pas trouvé une allumette ou un mégot derrière nous. Et cela se faisait tous les jours. L'après-midi, les corvées se partageaient le jardin, la cuisine, la maçonnerie; il y avait toujours assez de travail. Nous restâmes trois semaines à Sousse et fûmes vaccinés trois fois.

Un soir, nous nous préparâmes à rejoindre Sidi-el-Hani pour l'instruction. C'est un camp de baraques à 42 km. à l'intérieur des terres, loin de toute maison ou bicoque. Nous fîmes le chemin à pied, bien entendu, et arrivâmes vers 4 heures du matin, fatigués et morts de faim. Rien n'était prêt pour y dormir. A cinq heures on toucha du café et le travail commença. Il fallut traîner et remuer les lits de fer, les matelas, toute la literie. Ensuite nous touchâmes un équipement, puis on nous habilla de neuf avant la présentation au capitaine. Celui-ci nous tint ce petit discours:

«Vous êtes maintenant des légionnaires, vous êtes venus volontairement, personne ne vous a appelés; faites votre service comme il se doit et tout ira bien. Rompez!»

Nous reçûmes alors le harnachement des chevaux. Le lendemain matin on nous conduisit dans les écuries, chacun une selle sous le bras. «Voici ton cheval, le tien, le tien. Détachez les chevaux!» Avec la meilleure volonté du monde je ne savais que faire de la selle et du cheval. Je ne parvins même pas à lui passer le mord dans la bouche. C'étaient presque tous des étalons, et bientôt les hennissements, les coups de pieds commencèrent. J'avais une peur à laisser filer ma bête. «Qu'attends-tu pour seller ce cheval?» Un brigadier (caporal dans la cavalerie) m'aida finalement. Et aussitôt il fallut enfourcher les montures. Aucun des bleus n'oubliera jamais l'instruction à Sidi-el-Hani. Que l'on ne tint aucun compte de la canaille que nous

étions, nous le comprenions, mais que les chevaux fussent astreints à ces méthodes, nous ne le saisissons plus. Une demi-heure de trot allemand, dix minutes au pas, tel était le rythme permanent au début. Celui qui avait une mauvaise tenue avait «l'autorisation» de laisser au cantonnement ses étriers; au début c'était pour trois jours, puis ce fut pour huit jours entiers.

Et ainsi tout le siège de nos personnes était écorché. Le sang coulait le long des pantalons. Arrivés dans les baraques, nous posions les sabres, puis en colonne par un devant les lavoirs: «Baissez les pantalons», et chacun devait s'asseoir cinq minutes dans de l'eau sale, froide et salpêtrée. Ce devait être en même temps un médicament et un tannage de la peau. Au bout de trois semaines, le premier déserta. C'était Vandame, un Belge. Nous ne l'avons pas revu, la fuite a dû lui réussir. Bientôt après deux Allemands filèrent, qui ne revinrent pas. On nous en fit voir d'autant plus, nous accusant de leur avoir aidé, ou en tous cas d'avoir été dans le secret. «Mais on vous en fera bien passer le goût!», ajoutait-on.

Ce fut une période sans fin, cette instruction dans le bled. De temps à autre arrivaient des bleus, des nouveaux, et bientôt nous fûmes considérés comme les vieux. Le jour vint enfin où nous avons paqueté nos effets. On nous amena à Sousse et nous fûmes répartis dans les différents escadrons du Rgt. Comme on me l'avait dit déjà à Sidi-el-Hani, je devais être incorporé à l'escadron d'E.M., dans la section des transmissions du Rgt.

Le service dans les Transmissions

Chaque fois qu'un «renfort de bleus» arrivait à Sousse, notre chef se renseignait sur la profession et la nationalité de chacun. Lorsque ces hommes revenaient de Sidi-el-Hani, il prélevait parmi eux ceux que six mois auparavant il avait déjà repéré pour en faire des radiotélégraphistes. Ses collègues lui reprochaient féroce de se choisir les meilleurs hommes. Ce ne serait pas à moi de dire cela, puisque j'avais été désigné avant Sidi-el-Hani pour les transmissions, mais enfin, comme je l'ai dit déjà, la période d'instruction dans le bled avait été absolument infernale, et c'est alors que la plupart des tentatives d'évasion avaient eu lieu. Je ne m'étais jamais laissé entraîner si loin, et m'étais contenté de vouer au diable toute la Légion et ceux qui en faisaient partie.

J'arrivai donc à Sousse après l'instruction de légionnaire. C'est la Suze des anciens, ville maintenant de 21 928 habitants, dont 6900 européens. Elle est située sur le golfe de Hammamet, en Tunisie moyenne. C'était le point de stationnement du 1^{er} R.E.C. (Rgt. étranger de cavalerie). Je fus rattaché à la section des transmissions, et y trouvai trois Suisses. Ce n'étaient d'ailleurs pas des as du manipulateur. Wegener, le grand Valaisan, déserta bientôt avec son acolyte, de Bâle celui-là, et dont j'ai totalement oublié le nom. Wegener revint au galop au bout de quelques jours, mais l'autre disparut mystérieusement et totalement après avoir travaillé encore quelques jours en ville comme maçon. Wegener fut puni d'arrêts assez longs, puis transféré au Maroc, dans la cavalerie; je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Un petit Balois, Gysin eut tôt après un accident de tir et perdit l'œil gauche.

(à suivre)